

Compte-rendu de la journée d'étude du Séminaire « Faire collection »

Séance du vendredi 12 juin 2026

La troisième séance du séminaire du Grand Programme « Faire collection » avait pour ambition d'interroger les processus de réinvestissement affectant les collections des bibliothèques et des cabinets de dessins rattachés aux institutions d'enseignement. À travers l'examen de la circulation des œuvres graphiques et des objets, cette séance a exploré la manière dont ces artefacts acquièrent de nouvelles strates de signification lorsqu'ils sont intégrés à de nouveaux ensembles, déployés au sein d'expositions ou réinterprétés par la recherche ou la création artistique contemporaine. Ce prisme du réinvestissement permet non seulement de retracer l'histoire institutionnelle des lieux de conservation, mais aussi de mettre au jour les traces des usages pédagogiques et savants, tout en ouvrant la voie à de profonds renouvellements épistémologiques.

En ouverture de la séance, Émilie d'Orgeix (Directrice d'études, EPHE - PSL) a proposé une grille conceptuelle destinée à problématiser ces dynamiques. Pour illustrer ce phénomène de réinvestissement, elle a convoqué l'exemple historique du cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, constitué par le Père du Molinet sous l'Ancien Régime. Bien que la majorité du contenu d'origine soit aujourd'hui perdue, les *spolia* subsistants ont fait l'objet d'un réinvestissement spatial et muséographique contemporain par le designer Sylvain Dubuisson. Disposés dans les vestibules créés par Henri Labrousse (qui mènent à la réserve), ces objets ont été sélectionnés selon un parti pris thématique centré sur les *exotica* (les cultures extra-européennes). La scénographie rompt délibérément avec l'accumulation foisonnante propre aux cabinets de curiosités traditionnels au profit d'une esthétique muséale moderne valorisant l'objet singulier. Ce dispositif remplit une fonction liminaire essentielle : il éveille la curiosité du visiteur et introduit de manière réflexive le chercheur aux collections anciennes de l'institution.

Dynamiques institutionnelles et trajectoires de collections : l'exemple helvétique

Valérie Kobi (Université de Neuchâtel) a ensuite présenté les premiers résultats du projet de recherche soutenu par le Fonds National Suisse (FNS), intitulé « Bibliothèques et musées en Suisse au XVIIIe et XIXe siècles : une histoire parallèle ». Ce projet s'articule autour d'une interrogation centrale : comprendre les liens d'acquisition, de transmission et de coexistence spatiale entre le livre et l'objet. À l'époque moderne, les cabinets de curiosités étaient intrinsèquement liés aux bibliothèques, l'interaction entre les différents types de supports constituant un enjeu bibliothéconomique majeur. Monnaies, instruments scientifiques et spécimens naturalistes dialoguaient alors avec les imprimés pour matérialiser le projet encyclopédique de l'Ancien Régime, l'objet agissant tout à la fois comme ornement, illustration et prolongement du savoir livresque.

Le projet FNS appréhende cette évolution comme une succession de réinvestissements institutionnels, scientifiques et politiques, et s'appuie pour cela sur le cas d'étude de la

ville de Neuchâtel. Créée en 1788 grâce au legs de David de Pury, la Bibliothèque de Neuchâtel s'est dotée d'une Commission littéraire chargée de constituer un premier fonds, notamment en acquérant des pièces d'exception lors de la dispersion de la collection de Pierre-Alexandre DuPeyrou en 1795. Reflet de l'ambition encyclopédique initiale, la bibliothèque intégrait un vaste ensemble d'*exotica*. Cependant, l'accroissement linéaire des collections a rapidement posé des problèmes logistiques de saturation spatiale, entraînant une séparation physique entre les livres et les objets. S'est alors mis en place un processus de spécialisation progressive des lieux de conservation tout au long des XIXe et XXe siècles, matérialisé par la création du Musée de peinture en 1884, du Musée d'ethnographie en 1904, et plus récemment, du Musée d'archéologie au début des années 2000

De la recherche à l'exposition : l'archéologie du savoir et ses réinvestissements contemporains

Dans le cadre de ce projet FNS, Chonja Lee (Université de Neuchâtel) a exposé la démarche de la future exposition « Code Chimère. Les objets du savoir » (Galleries de l'histoire des Archives de la Ville de Neuchâtel, octobre 2027 - juin 2028). Ce projet démontre que la recherche universitaire ne se borne pas à théoriser les réinvestissements historiques, mais devient elle-même l'opérateur d'un nouveau réinvestissement patrimonial. L'exposition interroge la fabrication des connaissances à partir des collections neuchâteloises en faisant dialoguer instruments scientifiques, archives et spécimens ethnographiques. La figure conceptuelle de la chimère y sert de fil conducteur pour explorer les frontières mouvantes entre la preuve scientifique, l'imagination, la croyance et la crédulité.

Lors de sa présentation, Chonja Lee a mis en lumière des réinvestissements aux enjeux contemporains multiples :

- Un réinvestissement politique : En se focalisant sur les savoirs historiquement erronés ou construits, l'exposition propose un parallèle direct avec l'ère contemporaine de la *post-vérité* et des *fake news*. De plus, l'analyse de la provenance des objets offre l'opportunité de questionner de manière critique les héritages coloniaux de l'Europe moderne.
- Un réinvestissement citoyen : S'inscrivant dans les paradigmes de la science participative, le projet intègre des citoyens seniors ayant préalablement collaboré aux recherches du FNS par la transcription de documents d'archives. Ces derniers prendront en charge les visites guidées de l'exposition, bénéficiant d'une grande liberté de parole sans script imposé, favorisant ainsi l'appropriation du patrimoine par les citoyens.
- Un réinvestissement mémoriel et patrimonial : L'exposition met en scène la mémoire institutionnelle de la bibliothèque par la valorisation d'objets d'archives

(anciennes étiquettes, inventaires) et de pièces majeures telles qu'un globe céleste de 1790, entré dans les collections en 1793, élevant ces artefacts au rang de patrimoine scientifique.

Enfin, cette exposition offre un cas de réinvestissement contraint. L'exposition prenant place dans les Galeries de l'histoire des Archives de la Ville, la scénographie doit composer avec la présence inamovible d'imposantes maquettes urbaines historiques. Ainsi, la troisième salle de l'exposition a été reconfigurée en espace de transit et de prélude aux salles suivantes, privilégiant les dispositifs textuels et sonores plutôt que l'exposition d'objets. Une autre maquette fait l'objet d'un réinvestissement pédagogique, puisque des étudiants en muséologie ont comme projet de trouver comment l'intégrer pleinement au parcours narratif.

Les collections d'usage des Beaux-Arts : fluctuations de la valeur pédagogique et matérielle

La dernière intervention, menée par Alice Thomine-Berrada (École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris), s'est concentrée sur l'exposition « Après Michel-Ange », présentée au Cabinet des dessins et estampes Jean Bonna (mars - mai 2026). Elle a également présenté les collections de l'École des Beaux-Arts de manière plus générale, et notamment leurs collections de copies, et plus particulièrement de copies peintes.

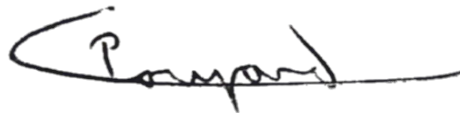
L'institution conserve ainsi plus de deux cents copies peintes, issues notamment des envois réglementaires que les pensionnaires de l'Académie de France à Rome devaient faire parvenir à Paris. Parmi ces œuvres figure la monumentale copie du *Jugement dernier* de Xavier Sigalon, commandée par le ministre Adolphe Thiers en 1834 dans le but initial de fonder un « Musée des copies ». Ce projet de musée, concrétisé brièvement en 1873 sous l'impulsion de Charles Blanc au Palais de l'Industrie, visait à pallier la restitution des œuvres d'art spoliées par la France lors des guerres napoléoniennes. À sa fermeture rapide la même année, les collections furent transférées à l'École des Beaux-Arts en raison de leur (prétendue ou réelle) valeur didactique.

La trajectoire de ces objets met en évidence le lien consubstantiel entre le niveau d'investissement pédagogique accordé à une œuvre et le soin apporté à sa conservation. Lorsque la valeur d'usage s'estompe, le processus de désinvestissement s'enclenche, souvent précipité par des considérations économiques liées au coût de maintenance des collections. Ce désinvestissement historique a parfois mené à des restitutions physiques, à l'instar du Bassin de Saint-Denis renvoyé à sa basilique d'origine en 1956, ou de l'Arc de Gaillon restitué en 1977.

Le cas de la copie du *Jugement dernier* de Sigalon illustre parfaitement ce retournement de perspective : le coût de sa restauration, estimé à un million d'euros, pose crûment la question du statut et de la valeur de la copie. En raison du désintérêt progressif pour ce type de support pédagogique, l'œuvre est longtemps restée marginalisée, l'école ayant

même envisagé en 1973 de s'en séparer en la déposant à Uzès, ville natale de l'artiste. L'exposition « Après Michel-Ange » a opéré un réinvestissement pédagogique et scientifique contemporain de cette toile en y associant des journées d'étude, des performances d'étudiants et autres activités pédagogiques. Si ce réinvestissement ne garantit pas le déblocage des fonds nécessaires à sa restauration matérielle, il a néanmoins radicalement modifié le statut symbolique de l'œuvre, renouvelant le regard porté sur ce patrimoine d'usage.

En conclusion, cette séance du séminaire « Faire collection » a permis de conceptualiser le « réinvestissement » non comme un simple geste de valorisation secondaire, mais comme un opérateur dynamique et continu d'altération constructive du sens des collections historiques

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'C. Poupard', with a long horizontal stroke extending to the right.